

L'on peut vous comparer à ces cœurs magnanimes :
Bonchamp, Stofflet, Cathelineau !

Où, gloire à vous, martyrs du saint patriotisme,
Naguère, en flagellant l'aveugle fanatisme,
Vous avez conservé nos droits les plus sacrés,
De l'abîme sauvé l'honneur de votre race. . . .
Les poètes toujours chanteront, pleins d'audace,
Vos noms sur leurs luths inspirés !

Maintenant, grâce à vous, sous la même bannière
Les enfants de la France et ceux de l'Angleterre
Marchent ensemble unis vers le progrès divin !
Grâce à vous, nous avons oublié la vengeance,
Et les vieux guerriers morts, qu'illustra la vaillance,
Se sont un jour donné la main !

Et se ressouvenant du grand jour des batailles,
Le pays leur a fait d'égaux funérailles,
A tressé des lauriers pour leur front souverain,
Puis il a marqué le sol où rêve le poète,
Qui vit notre victoire avec notre défaite
D'un sceau de granit et d'airain.

VIII.

Et toi devant lequel mon pas distrait s'arrête,
Dont le nom prononcé me fait courber la tête
Et remplit tout à coup mon cœur d'émotion,
Des braves d'autrefois proclamant le courage,
Tu fus ce sceau sacré, notre plus ferme gage
De paix, de force et d'union !

Sur ces lieux dont l'aspect fait palpiter mon âme
Sur ce plateau qui vit dénouer le grand drame
Oh ! reste donc debout, ô mon beau monument !
Et sur tous les héros qui dorment sous ta pierre
Qu'inonde, aujourd'hui, Mai de sa blonde humière,
Pâse toujours légèrement !

W. CHAPMAN.

Québec, mai 1873.

La Campagne des Zouaves Pontificaux en France Sous les ordres du général baron de Charette—1870-1871

Par M. S. Jacquemont, capitaine aux Zouaves Pontificaux.—Paris,
Henri Plon, éditeur, 10, rue Garancière.—2e édition.

... Les zouaves pontificaux se sont dévoués
tour à tour à l'Église et à la France malheureuse,
et ces deux causes-là ne sont pas de celles que l'on puisse servir sans leur donner
en même temps tout son cœur et toutes ses forces.

Préface, in fine.

11

A Tours, les zouaves pontificaux, devenus les volontaires de l'Ouest, furent vite remarqués. Tout le monde était frappé de l'air martial de ces jeunes gens, de leur excellente tenue. Le correspondant d'un journal républicain fort peu sympathique à leurs idées ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient des "allures très crânes." En d'autres termes, nous dirons que c'était plaisir, pour des yeux français, de les considérer. On sentait, à les voir, qu'ils constituaient une force sérieuse, intelligente, avec laquelle l'ennemi devrait compter. On sentait qu'ils ne faibliraient pas, qu'ils ne reculeraient pas, que le canon Krupp ne les effrayerait pas ; qu'ils n'ignoraient pas qu'on peut succomber même en étant victorieux, qu'il est, selon l'expression de Montaigne, "des défaites triomphantes à l'envers des victoires ;" qu'ils marcheraient au combat le cœur plein d'immortelles espérances, contre lesquelles aucune pensée de défaite, même certaine, ne serait capable de prévaloir.

Cependant, les Prussiens menaçaient Orléans. Trois compagnies de zouaves furent en toute hâte armées, équipées et envoyées le 9 octobre à l'ennemi. Nos soldats ne perdaient pas de temps, on le voit. Débarqués à Toulon le 27 septembre, dès le 10 octobre ils étaient à leur poste, aux avant-postes. Comment ils s'y conduisirent, l'ennemi lui-même s'est chargé de nous l'apprendre.

Ces braves, habitués à lutter un contre dix, défendirent la forêt et les faubourgs d'Orléans avec tant d'intelligence et de courage, que le commandant des forces prussiennes, dans son rapport sur l'affaire du 10 octobre, avoue n'avoir pu, ce jour-là envelopper l'armée de la Loire, à cause de la résistance acharnée que lui avaient opposée trois régiments.

Ces trois régiments n'étaient, en réalité, que nos trois compagnies de volontaires, ayant à leur tête un homme, un officier de premier ordre, dont le nom mérite d'être connu : le capitaine Le Gonidec de Traissan.

Après la retraite d'Orléans, les zouaves revinrent à Tours, puis au Mans. Ils s'occupèrent immédiatement de l'organisation de la légion. En dépit des difficultés que rencontre toute création nouvelle, les choses furent poussées avec tant d'activité que, dès le 9 novembre 1870, les deux premiers bataillons des volontaires de l'Ouest pouvaient se mettre en marche pour Chateaudun. A la fin de ce même mois de novembre, nous les retrouvons campés dans les bois qui environnent cette ville, menant bravement, nous voudrions pouvoir dire gaiement, la vie de campagne, faisant le jour l'exercice durant de longues heures, toujours sur le qui-vive la nuit, opérant jour et nuit des reconnaissances nombreuses, repoussant à l'occasion les éclaireurs prussiens et les têtes de colonne de l'armée du prince Frédéric-Charles, qui commençaient à arriver de Metz.

Le 19 novembre, le 17e corps, dont les zouaves faisaient partie, fut placé sous le commandement du général de Sonis. Dès son arrivée, l'honorable général comprit vite tous les embarras de la situation. Il pouvait craindre d'être tout à coup tourné à droite ou à gauche par une armée bien plus nombreuse que la sienne. Très incomplet encore, séparé du gros de l'armée de la Loire par plus d'une journée de marche, isolé, sans point d'appui, le 17e corps courait des dangers sérieux. Le général de Sonis, loin de perdre la tête en ces difficiles conjonctures, résolut de prévenir l'ennemi, de le tromper sur ses véritables forces et de le déconcert-r. Il réussit en se jetant hardiment sur le flanc gauche du grand duc de Mecklembourg, lieutenant de Frédéric-Charles, au lieu d'attaquer ses têtes de colonne, pour lui faire rebrousser chemin.

Le 24 novembre, le général de Sonis apprend que les Prussiens sont en force à Brou, sur la route de Nogent-le-Rotrou. Le lendemain il part au milieu de la nuit, avec sa troisième division. Après une marche rapide, très longue et très pénible, il rencontre l'ennemi à Yèvres, petit village perché sur une

hauteur abrupte au pied de laquelle coule un ruisseau large et profond, l'Ozanne, à quelques centaines de mètres de Brou. Un combat assez vif s'engage. Les Prussiens sont délogés d'Yèvres et de Brou, où les zouaves entrent les premiers, baïonnette au canon.

"Le combat de Brou, bien qu'il se fût réduit à une simple canonnade, était en réalité une victoire par le résultat obtenu. Attaqué brusquement sur son flanc gauche, au moment où il croyait tromper les Français, le grand-duc, dont les têtes de colonnes menaçaient déjà Vendôme, se rejeta vivement au nord de Chateaudun. Le général de Sonis avait préservé d'un mouvement tournant le 17e corps et peut-être toute l'armée de la Loire. Aussi, le général en chef (d'Aureilles de Paladines) lui envoya les plus vives félicitations.

"Depuis ce moment, les jeunes troupes du 17e corps, et surtout les zouaves pontificaux, eurent la plus grande confiance dans leur chef. Ils se voyaient commandés par un véritable homme de guerre et non pas seulement, comme on l'a dit, par un brillant général d'avant-garde. . . ., plus propre à mener une charge qu'à diriger un corps d'armée et à opérer méthodiquement devant l'ennemi."

Cette confiance des soldats en leur chef devenait de plus en plus nécessaire, car, chacun le sentait, chacun le comprenait, l'heure des grands devoirs allait bientôt sonner.

Dégagé d'une double étreinte, le commandant du 17e corps attendait les Allemands dans les positions qu'il avait choisies. Tout à coup, il reçoit du ministre de la guerre l'ordre de battre immédiatement en retraite sur la forêt de Marchenoir.

Il se met en route aussitôt, marche pendant 24 heures consécutives et gagne Saint-Laurent-des-Bois. Il n'y demeure pas longtemps. Les nécessités de la guerre le forcent de se rapprocher de l'armée principale. Nouvelles marches, nouvelles fatigues, nouvelles alertes. Le 30 novembre, le 17e corps campe à Coulmiers. Le 1er décembre, le général de Sonis continue son mouvement au bruit du canon. A 9 heures du soir, il arrive à Saint-Péray-la-Colombe, avec une partie seulement de ses troupes, car les soldats du 17e corps marchaient assez mal, faute de souliers.

"M. de Sonis trouva un billet du général Chanzy qui lui demandait du secours, et aussitôt il envoya à Patay sa 2e division du 17e corps, composée d'une seule brigade et commandée par le général Dubois de Jancigny. Lui-même, il attendit à Saint-Péray pour reposer un peu ses troupes et les reformer. Ce fut là qu'un télégramme du ministre lui apprit la sortie et la première victoire du général Ducrot, en même temps que le général Chanzy lui annonçait son heureux combat (1er décembre). Cette double nouvelle, répandue de suite parmi les zouaves, leur causa une joie inexprimable : ils se virent déjà sous les murs de Paris.

"Mais la journée du lendemain devait être rude : on le savait, et chacun s'y préparait. Ce n'était pas l'habitude, au régiment, d'aborder les hasards du combat sans penser à l'autre vie. Certes, tout homme de cœur fait son devoir sur le terrain, mais avec quelle confiance on envisage cette belle mort du champ de bataille lorsqu'on n'entrevoit au delà que la paix et la lumière ! A trois heures du matin, le 2 décembre, dans la petite église de Saint-Péray, un des aumôniers, le P. Doussot, disait la messe, et beaucoup de zouaves y assistaient. On y voyait communier le général, le colonel de Charette, le capitaine de Gastchois et plusieurs autres, MM. de Bouillé, de Caze-nove de Pradines, de Verthamon. C'étaient les prédestinés."

Le 2 décembre, à 4 heures du matin, le général de Sonis lève le camp. A Patay, il fait faire une halte à ses troupes épuisées pour leur permettre de prendre un peu de nourriture et de repos. Les faisceaux sont à peine formés, et le bruit du canon devenant de plus en plus intense, ordre est donné de se remettre en marche. On laisse là tentes et sacs. On se rapproche de l'ennemi. Le soleil commençait de décliner lorsqu'on arriva sur le lieu du combat.

"... J'ai dit que le général de Sonis n'avait pris qu'une partie de la réserve d'artillerie.

"L'autre moitié, avec le 2e bataillon des zouaves, resta non loin de Patay, et fut envoyée une heure après à Terminières pour protéger la droite. Comme ils venaient d'y prendre position, les zouaves virent arriver à eux un officier général appartenant sans doute au 16e corps, car personne ne le connaissait. Il arrêta son cheval devant un groupe d'officiers, et se découvrait :

"—Messieurs, dit-il, vous êtes les zouaves pontificaux ?

"—Oui, mon général, répondit Le Gonidec.

"—Eh bien, allez promptement occuper ce village (il montrait Gommiers) ; c'est le point le plus menacé en ce moment. Tenez-y jusqu'au dernier.

"Il donna le même ordre aux batteries qui partirent au galop dans la position indiquée : les volontaires suivirent au pas de course.

"En effet, le mouvement des Prussiens, que rien n'avait pu arrêter, se dessinait de plus en plus. Descendues d'Orgères, leurs colonnes profondes, infanterie et cavalerie, soutenues de nombreux canons, s'avançaient toujours. Elles allaient écraser la division de Flandre et tourner toute l'armée. Mais elles furent arrêtées à la hauteur de Gaubert. Trente pièces françaises, canons ou mitrailleuses, mises en position à l'ouest de Gommiers, ouvrirent un feu si précis et si meurtrier, que l'artillerie opposée fut réduite au silence, et les masses allemandes, malgré de violents efforts pour se porter en avant, durent rétrograder vers le nord. La nuit était tombée que nos canons les poursuivaient encore de leurs volées. Les zouaves du 2e bataillon n'eurent ainsi d'autre rôle que d'être témoins de ce magnifique combat, qu'il faut enregistrer à l'honneur de l'artillerie française. L'armée fut sauvée d'un véritable désastre, mais la bataille n'était pas gagnée."

Loigny tenait encore contre les attaques répétées des Allemands. Leurs obus à pétrole y allumaient l'incendie. Mais les chasseurs et les mobiles, retranchés dans le cimetière, au centre du hameau, balayaient les avenues. L'ennemi, cependant, commençait d'y arriver. Déjà il avait emporté une partie du village.

Dans son livre *La deuxième armée de la Loire*, M. le général Chanzy prétend que le général de Sonis a brusqué l'attaque de Loigny. C'est là une assertion grave, nous ajouterons même une assertion erronée. Elle constitue un véritable déni de justice envers le commandant du 17e corps, qui venait de prouver, par les hardis, les rapides, les très habiles mouvements qu'il avait fait exécuter aux troupes placées sous ses ordres, du 25 novembre au 2 décembre, qu'il était non-seulement un général de la plus brillante valeur, chose déjà connue de tout le monde, mais encore un excellent stratège, et qui avait certainement rendu, au général Chanzy lui-même, par ces manœuvres, le plus signalé des services.

Si M. le général Chanzy avait pu mieux se rendre compte de la déplorable situation où se trouvait l'aile gauche du 16e

corps, dans cette mémorable après-midi du 2 décembre 1870, lorsque le général de Sonis arriva sur le champ de bataille, il lui aurait été facile de se convaincre que, loin de pouvoir être différée, l'attaque de Loigny était au contraire impérieusement commandée par les circonstances. De la prise de ce village dépendait le succès de la journée du 2 décembre et peut-être, dans ces interminables plaines de la Beauce, le gain de la bataille.

Mais laissons M. Jacquemont nous raconter les gestes de ses compagnons d'armes et cette charge à la baïonnette, digne sœur de la charge de Reischaffen, où tant de volontaires périrent ensevelis seulement,—et certes ils n'ambitionnaient pas autre chose—dans un linceul de gloire.

"... Loigny était entouré de masses ennemies et de canons. Pour les aborder, il eût fallu les troupes les plus énergiques, et les meilleures du 16e corps n'étaient pas capables de cet effort. Le général de Sonis se chargea de le tenter. Reprendre Loigny, c'était à moitié gagner la bataille. Cet avantage aurait eu sur la journée du lendemain une influence décisive. Il fallait se hâter, la nuit approchait, et d'un moment à l'autre, les derniers défenseurs de Loigny pouvaient être anéantis. . . .

"... M. de Sonis n'avait plus sous la main que ce régiment de la 2e division qu'il avait rappelé de Terminières et déployé en avant de Villepior, pour soutenir sur leur droite les troupes épuisées du 16e corps. Il vint à lui et vainement essaya de l'entraîner : ces malheureux soldats étaient démoralisés. Depuis plus d'une heure ils recevaient, couchés par terre, des projectiles, et le spectacle de la déroute achevait d'abattre leur courage. Ils firent quelques pas en avant, puis revinrent, et malgré les efforts de leurs officiers, refusèrent de marcher encore. Désespéré, le général de Sonis pensa que l'exemple de quelques braves pourrait les entraîner, et il accourut avec les zouaves : " Ces hommes refusent de me suivre, dit-il avec feu au colonel, venez, montrons-leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur." Puis, se tournant vers les zouaves : " Vive la France ! Vive Pie IX ! En avant ! " C'était notre vieux cri de guerre. . . .

Ils partirent, après une bénédiction et une absolution suprême du P. Doussot, transportés tous d'un indescriptible enthousiasme.

"... M. de Sonis ayant donné l'ordre à une batterie de Pap-puyer, le colonel de Charette déploya sa troupe, zouaves et mobiles (les mobiles des côtes du Nord, placés depuis peu sous le commandement du colonel des volontaires). Trois compagnies de zouaves furent d'abord déployées ; les autres, demeurées en soutien, le furent peu après et suivirent. Les mobiles prirent la droite. Deux compagnies de francs-tireurs du 17e corps, celle de Blidah et celle de Tours, commandées par le capitaine Hildebrand, se déployèrent à gauche des zouaves et les suivirent résolument. . . . C'était en tout 300 hommes, qui allaient attaquer une division entière et son artillerie. Mais le général comptait bien que son exemple entraînerait tout le monde, que sa 3e division le rejoindrait à temps, et il partait plein de confiance, lui et ses braves. . . .

"L'ennemi vit approcher cette ligne de tirailleurs et la prit pour une avant-garde. Une pluie d'obus commença d'éclater autour des zouaves, mais ne toucha que peu de monde. Ils avançaient toujours, au pas, alignés et calmes comme de vieux soldats. Longtemps ils marchèrent ainsi sous le feu de l'artillerie ; mais quand ils approchèrent du bois, une terrible fusillade les accueillit. Alors ils commencèrent à être décimés. Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière. M. de Sonis, le genou brisé, les commandants de Troussures et de Montcuit, le capitaine de Ferron furent renversés en même temps. Le comte de Bouillé avait relevé le drapeau ; les zouaves avançaient toujours sans répondre. Sur l'ordre donné ils ouvrirent le feu ; puis, tout à coup, aux cris de : Vive la France ! Vive Pie IX ! ils s'élançèrent dans le bois à la baïonnette.

"L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens épouvantés se jetaient par terre. Les uns livraient leurs armes, d'autres se défendaient. On se battit corps à corps. Il y eut là un affreux carnage. Les mobiles enlevèrent la ferme de Villours, et tout céda au torrent. L'ennemi fuyait vers le village. Les zouaves triomphants le chassaient devant eux. C'était alors qu'il eût fallu le soutenir ; mais personne ne vint, et ils allèrent seuls se heurter aux murs des jardins et aux maisons qui regorgeaient de Prussiens. Combien n'arrivèrent pas jusque-là. . . .

"On emporta les premières maisons et quelques-uns s'y retranchèrent. Mais les Prussiens, qui, à la vue de cet ouragan, avaient appelé leurs réserves, revenaient alors de leur surprise et comptaient les assaillants. Des masses ennemies arrivèrent débordant les zouaves de tous côtés. Le colonel, déjà blessé, ordonna la retraite. Elle se fit pas à pas, sous un feu terrible et à bout portant. Du village jusqu'au bois, le sol fut jonché de zouaves, et le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit qui tombait. Les Prussiens osèrent à peine les poursuivre au-delà du petit bois. . . .

"Des quelques zouaves qui étaient entrés dans Loigny, les uns s'échappèrent pendant la nuit, les autres se firent tuer, et l'on vit l'un d'eux, après avoir tiré toutes ses cartouches, se jeter à genoux pour recevoir le coup de la mort.

"Telle fut cette charge de Loigny, désormais célèbre comme celles d'Inkermann et de Palestro. Elle eût aussi gagné une victoire si deux bataillons seulement avaient secondé ce vaillant effort. Mais, contre une armée, que pouvaient faire de plus les zouaves que de donner l'exemple ? Ce n'est pas la faute du général qui leur a demandé ce sacrifice dans un moment désespéré. Lui aussi s'est immolé à leur tête, et ils ont marché ensemble parce qu'il le fallait. . . .

(A continuer.)

ASSOCIATION ST. JEAN-BAPTISTE.—Grand Concert du 25 juin.
—Le public est prévenu qu'il n'y a qu'un seul concert sous le patronage de la société.

Ce concert aura lieu à l'île Ste. Hélène, le 25 juin dans l'après-midi.

Le comité pourvoit au transport des excursionnistes de la manière la plus sûre et la plus confortable ; des restaurants et buvettes seront installés dans l'île. Il sera formellement interdit d'y vendre des liqueurs enivrantes et une police bien organisée sera maintenue pendant toute la durée du concert pique-nique.

Par ordre,
Le Secrétaire,

A. LAROCQUE.

Soulagement et guérison complète de la dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Élixir Anti-Dyspeptique du Dr. Bèliveau.—Lafont & Cie., Agents, Montréal.